

Plastique brut millésimé

LA CHAUX-DE-FONDS Très prisée par les collectionneurs, la figurine urbaine, proposée en édition limitée, est désormais promue œuvre d'art. L'artiste Lionel Wyss surfe sur ce nouveau mouvement, issu de la culture de la rue

Par
Sylvie Balmer

Au milieu de la pièce, le ronron du poêle répond au grésilleme des ordinateurs dernier cri. Posés sur les meubles de style, des boîtes de conserves aux logos arabes ou coréens, des djembés africains, une statuette de bronze 1900, des peluches génétiquement modifiées. Au mur, des portraits du troisième type. Le tout sous un plafond d'argent digne de la Factory. On se sent comme dans l'antre d'un ethnologue hébergé par Andy Warhol à son retour de Hong-Kong. A quelques encablures à peine de l'univers de Lionel Wyss, graphiste «du Bas», installé à «La Tchaux».

De ses années neuchâteloises, le temps des chevauchées nocturnes et des murs sauvagement possédés, l'artiste du bitume a gardé son cri: WAO. Aujourd'hui, c'est le nom du

bureau de graphisme où, depuis 1995, il est «seul aux commandes». C'est là, dans son «laboratoire secret», qu'il a «conçu son premier jouet maudit, l'infâme Wasperghost». De fait, la figurine de vinyle, haute de quatre centimètres, a l'air un brin furax, pour ne pas dire menaçante. «On les appelle «figurines urbaines» ou «art toys». Des jouets subversifs pour public averti», précise-t-il. Sur l'emballage, le «finest graffiti artist extraordinaire» le recommande d'ailleurs aux «kidadults» de 15 ans et plus.

«Fashion toys»

«J'ai essayé de faire quelque chose de simple, un peu minimal et attachant, avec une part d'étrangeté», résume-t-il. Pour ce faire, il a utilisé un procédé «vieux comme le monde et déclinable à l'infini», le rotomouillage. Une technique traditionnelle et bon marché, inventée en Allemagne en 1920 pour fabriquer les lapins de Pâques

en chocolat. Le Jurassien Nicolas Jeanbourquin, en précieux intermédiaire, représente WAO à Hong-Kong. Coûts de fabrication obligent, la figurine est produite en Chine, «grâce aux technologies les plus avancées et à des produits chimiques mutagènes», peut-on lire sur son site. «Pour «mutagène», j'étais pas trop convaincu, admet-il. Mais bon, c'est rigolo. Il faut prendre ça au deuxième degré...».

Issue d'un univers hybride où graffitis et hip-hop se mêlent au monde des mangas et des comics, la figurine de l'artiste chaux-de-fonnier, tirée à mille exemplaires, surfe sur la vague des «fashion toys» millésimés et squatte déjà les vitrines de «Colette», le temple de la «branchitude» parisien. En Suisse, «l'infâme Wasperghost» hante les magasins de bandes dessinées, des Montagnes à Zurich, de Berne à Genève. Avis aux collectionneurs branchés. /SYB

Jouets ou œuvres d'art?

Échappées d'un coffre à jouets trop plein, militarisé et déshumanisé, ces «Urban figurines» cachent derrière leur air sévère une critique de la société. Mais de leur aspect kitsch suinte aussi l'amour presque dandy que les artistes portent aux héros de leur enfance, vieillies et fatiguées.

En 1997, le prestigieux festival Toycoon de Hong-Kong, ré-

férence pour les collectionneurs fanatiques de jouets japonais, révélait l'étonnant travail de Michael Lau et Eric So. Les designers chinois y présentaient leurs créations surréalistes et subversives.

Des GI Joe et Ken – le mari de Barbie – remixés à l'asiatique, «cannibalisés». En bref, très torturés. «In your face», dans le texte. A l'heure de l'enfance désabusée, le succès est

immédiat. Nombre d'artistes de Hong-Kong et du Japon les imitent, en utilisant pour la plupart le vinyle de rotocast. Sacrée «art toys», soit œuvre d'art, la figurine urbaine nouvelle vague a conquis ses lettres de noblesse. Une version géante squatte déjà l'entrée du très sérieux Rockefeller Center de New York. Un pied de nez au «gnangnan» rose bonbon ou «Bienvenue dans notre



L'infâme Wasperghost et le «finest graffiti artist extraordinaire».

PHOTO GALLEY